

Chapitre I

Ce matin-là, notre père quitta la maison pour aller travailler et ne revint plus. Il était directeur commercial adjoint de l'une des plus grosses banques du pays. Nous devions apprendre après ses deux jours d'absence qu'il avait été affecté avec une promotion à Yaoundé, la capitale. Deux jours d'angoisse dévorante pour nous.

Ma sœur Fiva avait quinze ans, mon frère Bisso quatorze et moi douze.

Au début, notre mère se comporta devant nous comme si de rien n'était, comme si notre père allait revenir un matin, un midi, ou un soir. Parce que nous allions forcément lui manquer. Mais nous n'étions pas dupes. Parce que cela faisait déjà longtemps que nous avions compris que notre père avait changé. Tous ces moments où il nous regardait sans nous voir. Toutes ces fois où son visage n'arrivait même plus à s'animer devant nos bonnes notes scolaires, ou devant cette spécialité culinaire camerounaise que notre mère réussissait toujours parfaitement : la sole braisée accompagnée d'une sauce aux épices fortes et de frites de banane plantain. Normalement devant

un tel plat, le regard de papa se remplissait d'amour pour Maman, la rassurait qu'elle était un bon feu¹.

Désormais, lorsqu'il savourait ce plat, nous n'entendions plus ces phrases qu'il aimait tant répéter avec sincérité et gravité : « Entre tes doigts Sita, la sole braisée devient un vrai délice... Un vrai délice ! » Au contraire, il se contentait de mâcher en silence, d'un air distrait. Lorsque vexée, Maman lui rappelait qu'il s'agissait tout de même de son plat préféré, il prenait un ton exagérément satisfait pour la remercier, mais sans les commentaires habituels.

Maman finit par se décourager et n'insista plus. Cela n'était pas important. Avec le temps, elle avait d'ailleurs choisi de considérer tant de choses comme n'étant « pas si importantes que ça » ou « pas si graves que ça », même lorsque Papa était allé jusqu'à la convaincre que sa place était à la maison, pour le bien-être de son foyer. « Ton travail ne sert à rien, il t'éloigne de tes enfants. Tu n'as pas besoin de ces revenus. C'est comme si tu voulais me faire passer pour un homme incapable de s'occuper de sa famille », lui avait-il lancé à plusieurs reprises.

À force d'entendre ces critiques, Maman avait fini par privilégier le bien-être de son foyer en renonçant à son activité professionnelle. Pourtant la vie ne lui avait jamais promis que son époux resterait toujours auprès d'elle ou subviendrait toujours financièrement aux besoins de ses trois enfants.

La plupart des amies de Maman en savaient quelque chose, la vie le leur avait appris. Elles accoururent pour l'entourer dès qu'elles surent. Certaines répétaient, comme pour donner davantage de poids

1 Une bonne épouse.

à leurs propos, que seul un homme est capable d'aller aussi loin, en se volatilissant sans un seul mot et sans se préoccuper le moins du monde de la nourriture de ses enfants. D'autres essayaient de comparer les blessures des femmes, celles qu'elles avaient elles-mêmes subies ou celles dont elles avaient entendu parler. Et elles accompagnaient leurs phrases avec des exclamations : « Oui, je t'assure ce type a vraiment fait ça ! » ou : « Oui cette femme a vraiment subi ça ! Souvenez-vous de ce que moi-même j'avais enduré dans mon mariage... »

Toutes reconnaissaient que derrière chaque femme blessée, il y avait un deuxième bureau², une femme qui avait patiemment attendu son heure quelque part, dans un logement loué ou acheté par l'époux de la femme blessée.

« Le deuxième bureau finit toujours par gagner, c'est un match joué d'avance », entendions-nous souvent.

Un jour, Fiva ne put d'ailleurs s'empêcher de ricaner : « Elles racontent toujours la même chose... À leur place, je choisirais le meilleur statut en devenant le deuxième bureau... Pourquoi choisir d'être la femme légitime ?

— Parce que toi aussi, tu crois que la maîtresse a vraiment tout pour être plus heureuse que l'épouse ? rétorqua Bisso.

— À entendre les amies de Maman, on dirait, non ? lâcha Fiva d'une voix agacée.

— Je doute qu'elles aient demandé aux maîtresses si la vie est beaucoup plus belle pour elles tous les jours... »

2 Une maîtresse.

Fiva ne répondit rien, elle se contenta de lui jeter un regard vague comme elle le faisait souvent lorsqu'elle ne voulait pas montrer à notre frère qu'il avait raison. Et il était souvent perspicace, Bisso. Pour ma part, je souris à l'un et l'autre avant de décider de me concentrer sur les éclats de voix qui provenaient de la salle de séjour où se trouvaient notre mère et ses amies.

Cette salle était censée être fermée, mais nous entendions tout, même lorsque nous ne les espionnions pas ; ces femmes parlaient si fort.

Il arrivait en effet qu'elles se retrouvent à dix, douze. Des femmes aux expériences similaires. Des femmes sœurs.

Lorsqu'elles ne parlaient pas des deuxièmes bureaux, elles parlaient de la maladie ou de la réussite scolaire de leur progéniture ou des projets qu'elles envisageaient de lancer ou de poursuivre grâce à l'argent des tontines³. Elles comparaient leurs tontines, bénissaient le rôle qu'elles jouaient dans l'indépendance financière des femmes, répétaient que sans elles, ce serait compliqué pour les femmes de rester debout. Elles parlaient, dégustaient ce que l'une ou l'autre avait apporté, se moquaient de celles qui avaient raté un plat, félicitaient en revanche celles qui avaient réussi, puis se remettaient à parler. La voix de notre mère, nous ne parvenions pas à la distinguer. Peut-être se contentait-elle d'écouter, d'observer les autres ? Peut-être parlait-elle tout bas ? Aucune idée.

³ Une tontine est un système d'épargne et de crédit pour les membres d'une association ou d'une communauté ; système basé sur le principe de solidarité communautaire. Ce système vise à renforcer le lien social, la confiance mutuelle et la coopération.

Lorsque arrivait le moment des adieux, certaines en étreignant Maman, lui disaient : « Assiah⁴ Sita ; n'oublie jamais que nous sommes ensemble, Sita, que nous sommes unies comme les mains d'un régime de bananes. Tu dois tenir bon... »

Maman promettait toujours de tenir bon mais parfois, elle ne pouvait empêcher ses yeux de s'embuer de larmes. Ses amies restaient alors quelques minutes supplémentaires devant la porte et lui chuchotaient des mots à l'oreille. Nous pouvions ensuite suivre l'impact de leurs mots sur le visage de notre mère et voir celle-ci récompenser ses amies d'un regard et d'un sourire rassérénés avant leur départ.

J'essayais d'imaginer les mots qu'elle avait entendus, j'enviais leur pouvoir magique. J'aurais bien voulu demander à Maman de m'en dire plus, mais je savais elle n'aurait pas manqué de me réprimander durement. Elle ne supportait pas qu'on montre un quelconque intérêt pour les conversations des adultes.

Le temps passa, et notre mère ne pouvait pas nous apporter des réponses dont elle ne disposait pas elle-même. Les visites de ses amies s'espacèrent progressivement. Cet abattement que dégageait le visage de Maman nous faisait peur. Le matin en allant à l'école, nous la laissions prostrée et le soir en rentrant, nous la trouvions dans le même état. Nous avons l'impression que nous étions en train de la perdre, elle aussi.

Il y eut une amélioration lorsque Tata Dima, sa meilleure amie, rentra d'un voyage à l'étranger. Grâce à ses visites, Maman sembla aller mieux.

4 Mot destiné à exprimer sa compassion et encourager l'endurance.

Un après-midi lumineux, je surpris cette dernière en train de s'épancher auprès de son amie. J'étais rentrée plus tôt du collège. En entrant dans notre salle de séjour, j'entendis notre mère déclarer d'une voix remplie de désarroi : « On nous apprend qu'il ne faut pas étouffer son homme dans le mariage, qu'il faut sans cesse le rassurer sur cette liberté qu'il n'a pas perdue. »

Les joues empourprées, je décidai alors d'écouter leur échange, encouragée par ma propre hardiesse. Depuis ma position, je pouvais voir le soleil se faufiler à travers les rideaux de la salle de séjour et y projeter une lueur douce et apaisante.

— Ça c'est clair, répliqua Tata Dima. Tu t'épuises à rassurer ton mari, à lui dire qu'il est un homme, un vrai. Tu t'épuises à tout faire pour ne pas rater ton mariage !

— Ce qui est sûr, c'est que moi j'ai dû rater beaucoup, beaucoup de choses, je n'ai pas été un bon feu... !

— On dit que le mariage, c'est le passage obligé pour une femme pour se réaliser... Mais qui se réalise là-dedans, dis-moi, qui se réalise ? Je suis veuve depuis trois ans. Mais que de soucis j'avais rencontrés dans mon mariage moi aussi. Tu t'en souviens ?

Elles restèrent silencieuses quelques instants, chacune semblant replonger dans les souvenirs de son propre mariage... Puis Tata Dima lança : « Sita, maintenant il faut te reprendre... Tu es jeune. Tu n'as que quarante-deux ans. C'est vrai que c'est affreux qu'il soit parti comme ça, sans un mot. Tu as dû te faire un sang d'encre ! Et maintenant alors, comment vois-tu les choses ?

— Je ne sais pas trop... Mais une chose est sûre, nous devons déménager. Financièrement, ça ne va pas du tout, bref c'est la catastrophe...

— Comment ça, c'est la catastrophe ? Et votre compte bancaire ?

— Il a fermé notre compte joint avant d'aller à Yaoundé... Je t'assure que je ne l'aurais jamais cru capable d'une chose pareille... Voilà, tu sais tout maintenant : nous sommes sans ressources... »

Je l'entendis pleurer à gros sanglots.

Sa détresse s'infiltra en moi. Je quittai ma cachette pour courir me réfugier dans les bras de mon manquier. Là, je pus laisser libre cours à mes émotions. Impossible de repousser de ma tête ces phrases de Maman : Nous devons déménager... nous sommes sans ressources. Était-ce donc possible que notre père nous laissât dans une telle situation ? Ne valions-nous vraiment plus rien pour lui ? me lamentai-je.

Ce fut après cette conversation volée que j'entrevis tout à coup ce qui nous attendait concrètement : changer d'établissement scolaire et changer de quartier. Et si c'était pour aller dans un quartier pauvre comme Koba et Soné où vivaient nos cousins ? me demandai-je en écarquillant les yeux d'effroi.

Non, arrête de divaguer, on ne peut quand même pas se retrouver dans ce type de quartier, impossible ! tentai-je de me rassurer.

Les rares fois où notre mère nous y avait amenés, nous nous étions sentis mal à l'aise devant tant de misère et n'avions pensé qu'à nous en aller rapidement. À cela s'ajoutait, pour moi en particulier, l'horreur olfactive que je ne pouvais m'empêcher d'associer à ces quartiers.

Chapitre II

C'était vrai que nous avions, nous, la chance de vivre dans une grande villa, dans un des quartiers résidentiels de la ville de Douala. Cette villa, nous y étions nés tous les trois. Naturellement, nous l'adorions et la trouvions belle à tous égards.

Elle comprenait plusieurs pièces spacieuses aménagées à l'occidentale, comme la villa de tout foyer bourgeois camerounais qui se respecte.

Un grand jardin composé d'arbres fruitiers faisait particulièrement notre fierté. Parmi ces arbres, le manguier était mon préféré, non seulement à cause de ses fruits juteux, mais également à cause de son élégante silhouette en forme de parasol qui nous protégeait du soleil cuisant de Douala. J'aimais tant grimper sur cet arbre. Lorsque je m'installais au creux de sa voûte, m'inondait le sentiment que tout allait bien, que tout irait bien, même lorsque, ou plutôt surtout lorsque je voyais Maman dévastée par ses tourments conjugaux.

Dans un coin de ce jardin, celle-ci avait créé un potager qui comptait beaucoup pour elle et qui suscitait l'admiration de ses amies. Son plus grand plai-

sir était de nous voir déguster à table les produits de son jardin. Elle avait en effet planté là, dans un doux désordre, de la salade, des carottes, des tomates, des plantes condimentaires comme le piment, le persil ou le poireau.

Nous n'étions d'ailleurs pas les seuls à en profiter. Il n'était pas rare de voir ses amies repartir avec des tomates ou des condiments.

Lorsqu'un jour j'entendis notre mère confier d'une voix triste à Tata Dima que son potager était ce qui allait lui manquer le plus, mon cœur se serra puis je me promis qu'à l'occasion, je partagerais avec elle ce que je ressentais à l'égard de mon manguier et elle me comprendrait, elle, elle ne se moquerait pas de moi comme Fiva et Bisso. Mais le temps passa et j'y renonçai. En réalité, je me sentais de plus en plus triste à l'approche de mon anniversaire. Je n'avais envie de me confier à personne. J'avais l'impression que seul mon manguier savait accueillir mes larmes et mes mots.

Le 24 avril 1999, j'atteignis mes douze ans. Ce fut l'un des moments les plus douloureux pour moi depuis le départ de notre père. Je me sentis si dévastée que des questions ne cessèrent de tourbillonner dans ma tête : passera-t-il dans la journée pour me souhaiter une bonne fête ? Pourquoi a-t-il choisi de partir quelques jours avant mon anniversaire ? Pourquoi n'a-t-il pas prévu de partir plutôt le mois suivant ? Peut-être que cela aurait été moins douloureux ? Mais au fait s'est-il souvenu de mon anniversaire ?

J'avais déjà eu l'occasion d'entendre autour de moi que beaucoup de pères ne se souviennent pas

de la date d'anniversaire de leurs enfants, qu'ils l'oublent et comptent sur les mères pour la leur rappeler, ou sur les enfants eux-mêmes, ou sur leur agenda pour ceux qui sont assez bien organisés pour y noter les dates importantes...

À partir de ce 24 avril-là, ces informations devinrent très concrètes pour moi ; elles me concernaient directement.

Jusqu'au moment du coucher, je ne pus m'empêcher de chérir l'espoir que papa apparaîtrait, s'excuserait et que tout redeviendrait comme avant. Maman fit de son mieux pour égayer ma journée. En vain. Même mon gâteau préféré, le gâteau au chocolat qu'elle avait préparé pour moi, eut une saveur amère ce jour-là.

Je décidai de haïr mon père.

Chapitre III

Je devins une élève moins assidue pour me venger de ce type qui était tant attaché à nos notes scolaires. Bien mal m'en prit.

Ma sœur, mon frère et moi fréquentions en effet le « Collège des citoyens disciplinés⁵ », un établissement privé catholique accueillant des enfants de bonne famille comme nous. L'un des plus vieux établissements scolaires du Cameroun, situé au centre-ville de Douala.

J'étais en classe de 5e.

À cause de mon père, je reçus mon premier châtiement corporel de ma vie d'élève. Jamais je ne pourrais oublier une telle humiliation.

Tout commença par une question que me posa mon professeur de mathématiques un matin en classe :

— Fopa⁶, que signifie donc ce devoir non fait à la maison ?

— Mes excuses Monsieur, c'est un faux pas.

5 Nom fictif.

6 Au Cameroun, c'est le nom de famille qui précède le prénom. L'enseignant utilise donc le nom de famille pour s'adresser à l'élève.

Mes camarades de classe explosèrent de rire et sincèrement, je fus la première étonnée par cette fébrilité joyeuse qui régna soudain dans la classe.

Pendant, cette explosion de rires ne plut pas à mon professeur. J'avais perturbé son cours. Il m'envoya donc dans le bureau du surveillant avec un mot.

Je traversai la grande cour du collège en protégeant mes yeux de la lumière aveuglante du soleil de 10 heures de Douala. On trouvait bien çà et là quelques massifs de fleurs d'hibiscus, mais ils n'étaient pas assez hauts pour nous protéger du soleil.

En marchant, je me demandai ce qui m'avait pris, pourquoi n'avais-je donc pas simplement répondu comme le faisaient certains de mes camarades ? Mes excuses, Monsieur, je n'ai pas fait mes devoirs parce qu'il y a eu une longue coupure de courant dans notre quartier (ce qui arrivait fréquemment).

J'arrivai dans le bureau du surveillant général où je n'avais jamais mis les pieds auparavant.

Celui-ci me lança avec un rictus de colère, après avoir lu le mot qu'il m'arracha presque des mains : « Fopa, tu es une élève que je ne vois pas souvent... mais tout le monde sait que même les élèves sans histoire finissent par vouloir tester les limites comme leurs camarades... Heureusement que le règlement intérieur est là pour rappeler qui commande et ce qu'on attend de vous. » Il marqua une pause avant de poursuivre : « Tôt ou tard, chaque élève finit par oublier que nous sommes au Collège des citoyens disciplinés. Ce n'est pas n'importe quel établissement. Vos parents paient cher vos frais de scolarité et voilà comment vous les remerciez, par de l'indiscipline et de l'ingratitude ! »

Sa voix éraillée et autoritaire me perforait les oreilles. Ma gorge s'asséchait. Je savais à peu près ce qui m'attendait et j'avais peur. En même temps, je voulais tant qu'on en finisse.

« Allez tends les mains, dépêche-toi, j'ai à faire ! »

Le surveillant insista pour commencer par les paumes fermées avant de poursuivre sur les paumes ouvertes.

Je fus hébétée de douleur mais déterminée à ne pas pleurer devant ce type.

En sortant de ce bureau, je soufflai sur mes mains endolories en pleurant ; une manière comme une autre de me réapproprier mon corps, ma dignité bafouée par ce châtiment corporel.

Au moins j'avais eu la chance de ne pas être punie devant toute la classe comme certains de mes camarades. Maigre consolation.

Au moment où j'allais arriver en classe, la cloche de la récréation sonna et je me sentis un peu soulagée de ne pas avoir à croiser mon professeur de maths. C'était toujours ça.

Je me précipitai dans les toilettes, où je laissai l'eau du robinet couler sur mes mains. Je ne pus m'empêcher de scruter ces mains boursoufflées et striées de sang tout en maudissant mon père, le professeur de maths et le surveillant.

Mes larmes tombèrent sur mes mains et s'évaporèrent avec l'eau du robinet.

Quelques minutes plus tard, de retour en classe, mes amies essayèrent de me consoler. Cependant, lorsqu'il fallut prendre des notes, je bus le calice jusqu'à la lie. J'attendis impatiemment la fin des cours.

Dès que la cloche sonna, je me précipitai à la maison où je racontai mon malheur à mon frère et à ma sœur. Ils me procurèrent les soins nécessaires et me recommandèrent de ne pas en toucher un mot à Maman ; il ne fallait pas l'accabler davantage. Je dus donc trouver des astuces diverses et variées pour lui dissimuler mes mains enflées.

Après cette mésaventure, pour m'éviter des punitions, Bisso fit mes devoirs de maths à ma place. Dans mon esprit, il n'était plus question, de toute façon, de fournir le moindre effort pour cette matière pour laquelle je n'avais à la base aucune appétence. Avant, la fille à papa que j'étais travaillait dur pour le plaisir de voir son père sourire. Oui, ce sourire paternel était ma fierté, ma victoire de gentille petite fille. Cette dernière n'avait-elle pas tout perdu ?

Je reçus d'autres punitions par la suite, mais non physiques. Il s'agit d'une corvée d'intérêt général comme nettoyer la cour ou les toilettes de l'établissement. C'était éreintant mais en même temps j'avais l'impression que je pouvais déposer ma détresse dans le seau essoreur ou que le balai allégeait ma détresse...

Ce qui m'allégeait et m'apaisait aussi fut le dessin.

J'avais toujours adoré dessiner, comme mon frère. Je décidai de raconter notre nouvelle vie dans mes dessins. Ils m'aidaient à exprimer ce que je ressentais, à identifier et nommer mes émotions.

Mes dessins représentaient notre manguier en pleine saison avec des chauves-souris gourmandes comme compagnes, ou des cravates, des chemises, des voitures, des scènes de repas familial ou de la fratrie jouant dans notre jardin.

Ils dégageaient de la tristesse sauf les dessins de notre manguier.

Mes dessins s'accumulèrent. Je m'y consacrais énormément, comme s'ils étaient dotés d'une force magnétique capable de ramener notre père à la maison. Je ne m'arrêtais que lorsque la réalité m'était trop insupportable. Alors j'essayais de m'oublier en forçant le sommeil à venir.

De son côté, ma sœur se réfugia, elle, dans la lecture. En fait, elle était à la maison celle qui lisait le plus de romans. Mon frère et moi avions un goût moins prononcé qu'elle pour cette activité. Nos parents quant à eux, n'avaient jamais lu un seul roman. Depuis qu'ils en avaient terminé avec les études, lire la Bible à la messe était l'une de leurs lectures de prédilection, à l'instar d'ailleurs de la majorité des croyants sachant lire. La lecture d'un roman continuait d'être considérée par la société comme une frivolité de l'existence, un passe-temps inutile.

En complément de la Bible, notre père aimait également lire le journal national et l'hebdomadaire panafricain *Jeune Afrique*. Lire avec autant d'intérêt tous ces articles adressant des louanges aux dictateurs ne semblait pas le déranger moralement. À chacun ses modèles...

Maman, pour sa part, aimait également lire le magazine *Amina*, même s'il lui arrivait parfois de se désespérer de voir de nombreux articles stéréotypés sur la beauté et la place de la femme africaine, à croire qu'il n'existât qu'un seul modèle de femme africaine, raillait-elle.

Fiva et moi, nous nous regardions alors intensément avec l'air que nous affichions à chaque fois que

nous n'étions pas certaines de comprendre Maman. Un jour, n'y tenant plus, Fiva lui demanda : « Maman mais pourquoi donc tu achètes et lis ce journal ? » Prise de court, celle-ci hasarda une réponse : « Euh... Disons que c'est important de rester connectée. »

Après cet échange embarrassant, elle garda ses observations sur sa lecture pour elle.

Après le départ de notre père, nous ne la vîmes cependant plus feuilleter ce magazine.

D'autres changements nous affectèrent plus directement. La qualité de la cuisine de Maman baissa. La petite étincelle qui faisait pétiller nos papilles avait disparu. Nous mangions mal désormais.

Il y eut également le fait qu'elle arrêtât de venir discuter avec nous de nos activités respectives alors même que par exemple mes dessins foisonnaient dans ma chambre à cette période. Or, nous aimions beaucoup ces moments privilégiés où notre mère enrichissait nos connaissances et notre vision du monde par ses réflexions et ses interrogations sur nos dessins ou lectures.

La seule fois où elle évoqua mes dessins avec moi fut après l'alerte donnée par Bisso, qui s'inquiétait de voir ma frénésie de dessin détourner mon esprit de mes cours.

Ce fut ainsi qu'elle me retrouva un soir dans ma chambre. J'étais si concentrée sur mon activité que j'eus l'impression qu'elle me parlait de très loin lorsqu'elle s'adressa à moi : « Pourquoi tu te laisses tant absorber par le dessin ? Tu en oublies tes devoirs scolaires... »

Lorsqu'elle se pencha pour regarder mes dessins, je me rendis compte qu'elle le faisait distraitement et cela me vexa.

À un moment donné, elle leva la tête et me fixa, laissant supposer qu'elle attendait une explication de ma part.

Avec une grimace peinée, je lui répondis : « Bah... le dessin m'aide à repousser des choses, Maman !

— Des choses, mais quelles choses ?

— Euh... Ça m'aide à m'évader de tout ça, de tout ce qui se passe ici (en faisant un large geste de la main).

Comme si ce n'était pas évident, marmonnai-je intérieurement...

Maman s'en alla ensuite après avoir formulé un reproche mou en soupirant, sans me fixer du regard : « Minah⁷, je comprends, la situation actuelle n'est pas facile pour toi, mais tu es une très bonne élève, ne délaisses pas tes cours, ce n'est pas bien... »

Cette visite éclair, ces propos lapidaires, généraux : « Ce n'est pas bien » me firent soupirer d'agacement. En réalité, mon agacement n'était pas seulement dirigé contre Maman qui m'avait dérangée, mais également contre mon frère qui paraissait à mes yeux jouer de plus en plus un rôle parental. Je ne savais pas trop si j'appréciais cela. Père, frère. Chacun devait rester à sa place.

Je ne décolérai pas de toute la soirée, mais étrangement, à partir de ce soir-là, mon esprit se focalisa de plus en plus sur Maman et finit par la rendre seule responsable de tout ce qui nous arrivait.

⁷ Mon enfant.

Le lendemain, je me réveillai dans le même état d'esprit. Mais lorsque je vis ce qu'il était arrivé à Maman, mon ressentiment disparut, remplacé par la compassion et la sollicitude.

Ce que nous comprîmes, c'était qu'elle avait voulu profiter de la fraîcheur matinale pour entretenir son potager comme à son habitude, mais à cause d'un geste malencontreux, elle s'était blessée à la cheville avec sa houe. Elle saigna beaucoup et dut ensuite garder un pansement pendant plusieurs jours.

Nous eûmes étrangement l'impression que cette blessure agit comme une décharge électrique sur Maman. Le lendemain de cet incident, nous causions tous les trois dans le jardin après notre retour de l'école lorsque soudain notre mère apparut près de nous, élégamment coiffée, maquillée, l'éclat de son visage comme réveillé. Cela, combiné à cette robe diaprée qu'elle semblait porter pour la première fois, nous donna l'impression qu'elle s'était transformée en une autre femme, pas tout à fait notre maman d'avant, quelqu'un d'autre. Dans notre mémoire reconstituée, il nous sembla que cela faisait des mois que nous ne l'avions plus vue aussi élégante et coquette.

Cet après-midi-là, nous étions ravis de voir Maman ainsi transformée et nous pouvions lire dans son regard qu'elle appréciait notre plaisir.

Avec un petit sourire hésitant, elle nous annonça qu'elle voulait nous parler. D'expérience, nous savions que lorsque l'un de nos parents ou les deux nous rassemblaient pour nous parler, nous devions nous attendre à entendre quelque chose de grave, de sensible, de particulièrement important.

Notre mère eut l'air surprise, ou plutôt intimidée par l'aisance avec laquelle nous mobilisâmes tous les trois notre attention pour l'écouter.

« Nous devons déménager », commença-t-elle. « Nous ne pouvons plus rester ici, dans cette maison. Le loyer est très élevé et nous n'avons plus de quoi le payer...

Toujours pragmatique, Bisso s'enquit : Déménager... pour aller où ?

— Pour le moment, je ne sais pas. Il faut que je vende ma voiture. Elle n'est plus si neuve que ça, mais ça m'aidera au moins à avoir plus de visibilité pour la suite, à mieux m'organiser...

— On doit déménager quand ? poursuivit Bisso.

— Je vais négocier avec le bailleur. Fin mai, je le crains.

— C'est bientôt alors, répliqua Fiva... C'est donc ça que papa nous laisse, être obligés de quitter notre maison d'enfance ?

— Il n'y a pas que nous dans cette affaire. Notre gardien et Mme Ngo, la femme de ménage, doivent rapidement trouver un autre travail...

— On va devenir pauvres comme nos cousins de Koba et Soné, ricanai-je. C'est injuste !

— Injuste, injuste... Dans la vie tout est précaire, la roue peut tourner à tout moment pour chacun... déclara Maman d'une voix qu'elle voulait rassurante.

— C'est donc maintenant notre tour ! s'exclama Fiva d'une voix découragée. Donc adieu à tout ceci – en détachant lentement les mots et en balayant de sa main le jardin et la maison.

— Arrêtez d'être si catastrophistes, rétorqua notre mère d'un ton à la fois agacé et compréhensif.

Je n'aime pas votre regard sur la pauvreté. Ne faites pas tout tourner autour de la richesse, du matériel...

— Maman, tu sais bien que nous sommes au Cameroun et... commença à protester Bisso.

— Et alors ? l'interrompit-elle d'une voix impatiente. La pauvreté est également une réalité ailleurs. Chaque société a ses pauvres... Essayez de changer vos lunettes, de voir les gens au-delà de leur pauvreté ou de leur richesse matérielle.

— Maman veut dire que la vie doit simplement continuer pour nous comme avant... remarqua Bisso avec un rictus ironique.

— Comme avant... dans un autre quartier sûrement, un autre collègue, un collègue sans toilettes propres, renchérit Fiva.

— Et sans portes qui ferment ! renchéris-je à mon tour.

— Pour moi, la propreté est plus importante que les portes ! eut besoin de protester Fiva.

— Ah bon, ça ne te dérangerait pas qu'on te voie en pleine action... ? »

Nous nous fixâmes tous les trois en silence. Il n'y avait plus grand-chose à ajouter.

J'eus l'impression que cette première vraie conversation avec notre mère sur notre avenir avait absorbé notre énergie.

Quelques instants passèrent dans le silence. Puis avec un visage dégageant une fausse sérénité : « Allez les enfants, ce n'est pas la fin du monde quand même ! On s'en sortira... »

Nous nous dévisageâmes de nouveau puis Fiva rétorqua, sans réussir à maîtriser sa colère : On s'en sortira... mais avec quoi ?...

— Il faut y croire... Tout se passe d'abord dans la tête de chacun ! s'exclama Maman.

— S'il suffisait de vouloir dans sa tête fuir la pauvreté, il y aurait beaucoup moins de personnes pauvres au Cameroun, voire partout dans le monde », raila Bisso.

Maman balaya la réflexion de Bisso d'un geste doux et esquissa un sourire optimiste qui eut le don de nous désarmer : « Allez les enfants, regardons ensemble vers l'avenir maintenant. Ça va aller, ça va aller. »

Pendant cette période-là, nous entendions souvent Maman répéter ces mots : ça va aller, ce que nous accueillions toujours avec beaucoup d'ironie et de scepticisme. De son côté, elle faisait semblant de ne rien voir et poursuivait, imperturbable, ses démarches : rechercher une nouvelle maison et vendre sa voiture puisque nous n'avions évidemment plus les moyens de garder le même standing.

Ce n'était pas facile pour elle, mais nous étions des enfants, donc des êtres trop centrés sur eux pour penser à s'attarder sur son sort à elle.

Concernant sa voiture, grâce à une connaissance de son oncle, Papa Defo, elle parvint à la vendre à un prix correct. L'aide de Papa Defo ne s'arrêta pas là : il nous épaula également financièrement.

Maman et Papa Defo étaient très proches. Ce dernier l'avait recueillie chez lui à Douala lorsqu'elle venait de perdre sa mère. Elle avait alors quatorze ans. Son père ne s'était pas opposé à sa demande de quitter Balou⁸, dans le pays bamiléké, pour la grande ville. Papa Defo avait ensuite été un bon père de

⁸ Village fictif.

Une saison des pluies à Douala

substitution. Il s'était bien occupé d'elle jusqu'à ce qu'elle se mariât et quittât son domicile.